Samedi 31 mai 2008

Commencer à écrire sur la lumière c'est sans doute simplement écrire ce que je vois.
Carlo Scarpa a écrit une phrase magnifique que j'ai découverte en avril dernier à l'exposition, magnifique elle aussi, de Patty Smith à la fondation Cartier : « je veux voir donc je dessine ». Mots interpellants pour moi qui ne sais pas dessiner.
Et aujourd'hui, un samedi de printemps, un matin de soleil dans mon atelier, je regarde.
Je regarde enfin ce qui sera bientôt perdu : l'ombre portée du simple vitrage sur le blanc des murs. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Les irrégularités de la vitre projettent un dessin immobile proche de la surface frémissante, celle de l'eau d'un lac sous le vent. Je regarde l'ombre de la transparence. C'est une découverte. Quand, en septembre, ce carreau sera remplacé par le double vitrage efficace - choix de citoyenne « consciente des problèmes environnementaux » - où se retrouvera, dans ma maison, l'ombre d'une transparence ?
Faire ce choix de l'efficacité c'est, je le savais perdre de la nuance, de la subtilité, de la magie. Ce frémissement immobile me le confirme. Ce choix, pour la lumière, c'est opter pour le « tout ou rien ». La finesse de cette peau de verre, si peu efficace, n'est pas parente des peaux de verre des revues d'architecture. Elle filtre délicatement, discrètement. Si son « action » se révèle sur un réceptacle lisse et clair, c'est sur tout l'espace qu'elle agit. E. parle de nostalgie. Ce carreau, c'est finalement une peau de dentelle, qui se projette, invisible sur tout l'espace qu'elle éclaire. Présence invisible hors du « tout ou rien ». C'est peut-être ce tout ou rien qui ne m'intéresse pas dans le regard que je porte sur les choses ou dans les mises en lumières que je propose. Surtout le tout ou rien figé dans le temps. Chaque moment unique, impossible à refaire le même.
Voilà autre chose qui arrive, comme une évidence : le frémissement donnait de la profondeur à la surface blanche. Sans soleil, sans ombre projetée de la transparence du carreau- dentelle : plus de profondeur. Un rectangle blanc affirmé dans sa présence géométrique. Retrouvant son statut d'élément d'architecture à la fonction de structure portante. La projection d'eau frémissante lui avait permis de quitter ce rôle exigeant, endossé depuis plus de cent ans. « Tu es là pour tenir bon, vertical, siège de contraintes de compression, permanent, on ne te demande rien de plus, n'essaye pas de nous dire autre chose ». C'est oublier, c'est ne pas voir, que devenu réceptacle de l'ombre d'une transparence, le statut se déplace. C'est le lien avec le dehors, avec le ciel qui s'inscrit et qui donne à voir, toujours, une possible fragilité. Comme une dislocation de l'efficace.

Mardi 3 juin 2008

La lumière révèle au regard la forme des choses. En guise d'introduction aux solutions à donner aux problèmes d'éclairage de bureaux, un institut Canadien de recherche en construction semble compléter l'idée de révélation de forme : « la lumière révèle la forme, la taille, la texture, la couleur, la profondeur et l'emplacement de l'objet. » C'est trop peu dire. L'objet, la chose se rappelle d'abord à nous, dans son essence même, dans le lien aussi, dès lors qu'il entretient avec nous.
Et en l'absence de lumière, alors ? Où va notre regard. Je ne connais pas l'absence de lumière, le vide obscure totalement. Comment se l'imaginer. Où se situe le lieu où, les yeux ouverts, je ne pourrais pas deviner ma main nue qui jouerait devant mon visage à attirer mon attention. J'ai peut-être trop peu voyagé dans ces lieux où la nuit noire existe encore. Je ne suis pas non plus entrée dans le ventre de la terre. Là sans doute se place le lieu d'une telle expérience. Ceux qui l'explorent ont-ils osé cette expérience ?
Remplir son champ de vision de noir des peintures de Soulage, c'est pour moi une tentative de noir total. Mais là je vois le fond, le noir absolu n'a pas de fond.

Donc une infinité de lumières et peu de moments de peu de clarté. « Pourquoi vous restez dans le noir ? Pourquoi vous n'allumez pas ? » dit M. à quinze ans quand elle entre dans la cuisine où on parlait en acceptant, en appréciant la fin du jour. Que peut-on « faire » » dans un espace qui manque de lumière pour « faire » sinon simplement regarder. Voir alors comment se révèle la fragilité d'un verre, sa transparence et son éclat …

Jeudi 5 juin 2008

Début de soirée de juin.
Il fera noir dans plus de deux heures. Ce que je vois du ciel, par la fenêtre ouverte, est d'un gris uniforme (couvert), sans nuages. La seule imperfection à cette uniformité vient de mes yeux, de ce phénomène de rémanence qui me fait entraîner dans ce gris la silhouette minérale du paysage urbain.
Peut-on dire qu'une lumière est immobile ? La lumière de la nuit tend sans doute à cette immobilité. Quand il fait noir, il fait noir, et c'est le même du début à le fin de la nuit. « On a la nuit devant soi », on a rarement la journée devant soi.
Dans ce moment où je regarde – pour voir – ce paysage familier, j'entend sans écouter.
Est-ce cette lumière immobile qui donne à percevoir autant de sons ? La disponibilité, la vacance fait du corps entier un réceptacle.
Le soleil doit être en train de se coucher, ce n'est pas tant le ciel que le papier de mon carnet qui s'assombrit. Maintenant la lampe est allumée chez le voisin, les oiseaux chantent autrement, le bruit de la ville est plus sourd. Le mur blanc bleuté de la cour est plus présent.
Toujours devant la fenêtre ouverte : derrière moi, mon atelier, lui souffre déjà de la tombée de la nuit.

Lundi 9 juin 2008

Ce qui me frappe aujourd'hui c'est la correspondance entre la couleur du ciel et la tiédeur de l'air.
Devant ma fenêtre fermée, je retrouve mon paysage minéral, cette fois sous un ciel bleu, encore uniforme mais bleu.
Je découvre une sorte de chahut visuel provoqué par le jeu des ombres portées sur les bétons et les briques. Une hiérarchie s'est installée entre les morceaux de ce tableau exposés, soumis, frappés par la lumière partisane du soleil et ceux, ancrés, supports aux silhouettes du bâti.
J'ouvre la fenêtre et l'air tiède du printemps s'impose avec impertinence, comme le complément évident du tableau.
Je relis la phrase de Merleau-Ponty[1] « puisque voir c'est avoir à distance ». L'air tiède me dit « tu as part à la scène ». Je me sens appartenir à l'été. Je ne regarde plus seulement.

Mardi 10 juin 2008

Redécouvrir ce soir le même paysage ; quitté hier (une heure plus tôt). Repartir du souvenir du tableau que j'ai pu décrire comme chahuté par une lumière partisane projetant des ombres franches.
A cette heure du jour – dans le même climat estival au ciel bleu – de la douceur s'est installée. Un filtre neutre rassemble maintenant les contrastes. Moins de chaleur (dans l'air aussi). Plus de douceur. Plus de chahut du tout. Le ciel est plus laiteux, moins uniforme, quelques traces de nuages.

[1] Merleau-Ponty « l'œil et l'esprit », p.17

Et sur un mur de briques, une ombre bouge, c'est celle du grand érable d'un jardin voisin, je ne l'avais jamais vue. Ce tableau minéral ne révèle pas le vent, le mouvement de l'air. A bien regarder, la seule présence végétale, une vigne vierge, frémit un peu ce soir.
Dans un carreau, le reflet d'un bâtiment de briques – inconnu, lointain, plus nouveau, plus rouge – me rappelle qu'à l'ouest en ville un mur peut s'offrir un bain de lumière dorée et repousser un peu la nuit.
Des cheminées s'étalent de leur ombre sur une toiture de zinc, le soleil est donc très bas.
Que dire de l'ombre ? Celle, répandue, des cheminées donne de la profondeur et de la légèreté à la toiture. Sans elle, le zinc, vieux, mat, patiné, se présente, rassurant dans son rôle de couverture étanche.

Samedi 21 juin 2008

Comme une lumière qui tombe, presque lourde. De tout à l'heure où tout se situait très haut dans la cime des arbres dans la lumière dorée du solstice. L'or du haut est remplacé par la petite lampe de la hotte.
Et de nouveau le bleu est revenu dehors, comme un bain, épicé maintenant par cette petite ampoule jaunâtre. Avec un reste de poche de clarté, immense, totale, source de tout ce qui reste à la tombée de la nuit. Et la direction du clair (la fenêtre vers le ciel) sur le visage de mes amis. Lentement, tendrement, la petite lumière jaune de la hotte prend la place (avec une présence étonnante) du bain immense de clarté du dehors.

Mercredi 25 juin 2008

Le ciel bleu de la fin du jour (de juin), au fond de l'horizon des vrais nuages rosés font de la lumière. En fait ils réfléchissent le reste du soleil qui leur est opposé.
Au dessus de ma tête, des traces de nuages, ressemblent à de la fumée, éclairée de rose comme le ventre de hirondelles.
Maintenant c'est un vrai troupeau de vrais petits nuages orientés. Comme rebondis, offrant tous leur flanc ouest à ce qui reste de soleil. Poussés plus tard vers l'horizon comme s'ils glissaient sur la peau d'une sphère imaginaire, ils s'assombrissent dans une nouvelle maigreur et deviennent taches sombres sur le fond du ciel gris bleu.

Mercredi 2 juillet 2008

Ça sent l'orage, ou ça se voit l'orage ou ça s'entend l'orage.
Le ciel « noir » ne cache pas encore le soleil. Mon paysage minéral baigné de lumière se dévoile sur un fond obscur. Les surfaces claires – les châssis blancs, les corniches peintes – réfléchissent énergiquement la lumière. Comme une énergie qui se mesure à celle du grondement sourd qui hésite à se rapprocher. Lumière contre obscurité de l'atmosphère pesante de cette journée d'été. Je suis éblouie par ces morceaux clairs du paysage. Est-ce la puissance de la lumière ou la sensibilité de mes yeux éprouvés comme le corps entier par cette chape de chaleur.
L'orage perd du terrain, il bat en retraite. Le bourdon de la ville a repris sa place. J'entend les oiseaux chanter. Du gris sombre, le ciel se remet au bleu. Mais ce n'est pas le bleu du ciel serein, celui de l'infini, c'est un gris bleu opaque. De quelle matière est il ? Il obture l'horizon.
Le grondement est toujours là. Le ciel se transforme, il se recharge de noir. Je vérifie : à l'opposé de mon paysage - par la fenêtre de la rue – un ciel d'été, bleu, léger, insouciant, pas concerné par l'orage qui est parti vers l'est.

Le peu de pluie tombée n'a servi qu'à donner à l'air chaud une moiteur inconfortable. La fraîcheur viendra la nuit.

Vendredi 11 juillet 2008

Je regarde pour comprendre la lumière.
Dans le sens de saisir le sens, ou appréhender. Tout m'étonne toujours.
Je vais pendant quelques jours quitter mon paysage minéral, me retrouver dans un environnement vert. Un jardin dessiné par l'homme, pas ce qu'on a l'habitude d'appeler la nature. Je sais déjà que ces plantes, ces haies, ces arbres, ces buissons seront dans leur état de plein, presque opaques. Au cœur de l'été, en pleine force de leur âge, la saison de fruits, accomplis. Je crains l'absence de la tendresse, du printemps, et de la fragilité, de l'automne. J'espère qu'il y aura des fleurs pour leurs couleurs et leur transparence.

Mardi 15 juillet 2008

J'ai lu au soleil du jardin. Maintenant le ciel est couvert de fins nuages gris.
Couchée sur le dos, je remarque, entre l'image du ciel et mes yeux (mon regard), une myriade de petites lucioles agitées dans une danse serrée. Qu'est-ce qui dans mes yeux fabriquent ces petites boules de tapioca brillantes, magnifiques, joyeuses ?
Quelle étrange sensation de pouvoir observer - en souriant - ces mouvements guidés par une loi inaccessible à ma conscience. Regarder encore.

Mercredi 16 juillet 2008

Un soir de lumière d'orage dans le jardin. Paysage de verdure (organisée) sur un fond de ciel noir (le ciel de la journée n'est en fait jamais noir). Le ciel est lourd, chargé (de quoi ?), il atteint le niveau de clarté du zinc des tôles ondulées de l'étable. Le massif de buissons (opaque de l'été) s'échappe dans son sommet à travers ses branches les plus jeunes (?). Comme une couche de clarté déposée (peinte) en couronnement de la masse sombre.

Jeudi 17 juillet 2008

Dehors, devant le jardin, il fait gris, comme si la nuit allait tomber.
Il pleuvine, si peu, juste de légers picotements (sur les mains et les pieds nus), d'infimes gouttes à peine humides.
Le gazon, intense, confirme le constat de Purkinje[2]. La rose blanche resplendit toujours de sa lumière emprisonnée. C'est E. qui m'a montré la transparence des pétales qui happe la lumière par le dedans pour la rendre, splendide, au dehors

Lundi 21 juillet 2008-09-03

La lumière s'apprécie
Ce 21 juillet, le ciel est gris. Ce mois des moissons et du soleil et de la chaleur a été cette année un mois de pluie, de déluge local et de feu qui crépite dans la cheminée. Ce gris si chargé, si beau, si nuancé c'est celui de novembre de la Toussaint. Il ne correspond pas à mes attentes, s'il me surprend, il me prive du chaud et de l'intense lumière que je méritais pour cette période de vacuité. La lumière s'apprécie subjectivement, bien sûr.

[2] Chercheur (19.. – 19..) décrit la courbe de sensibilité spectrale de l'œil, à la tombée de la nuit.

Dimanche 27 juillet 2008

Ce soir : écrire comme un exercice.
Changer de point de vue. Laisser la fenêtre ouverte sur le paysage urbain et descendre dans la grande pièce.
Je m'assied dos au mur, la grande fenêtre de la cour à ma droite, les deux fenêtres de la rue à gauche. Le temps est à l'orage (encore). C'est la cour qui attire mon regard, peut-être parce qu'elle dit le mieux l'orage : la chaux des murs mouillés par la pluie retrouve leur bleu choisi , les feuilles du lavatère et du jasmin frissonnent sous les gouttes et le torrent d'eau dans la gouttière. Côté rue, rien ne bouge, la lumière est jaune.
L'orage passé je me rend compte que mon regard entraîne encore mon corps entier vers le dehors. Il scrute un évènement. Il me faut m'appliquer à voir l'espace du dedans.
Dans cette grande pièce largement meublée le plancher ancien en sapin orange se partage mon champ de vision avec la large fenêtre de la cour. Les planches portent les traces du passé. Je peux, aujourd'hui, réorganiser l'espace du jour où vivait ici une femme qui, portant des talons aiguilles, a martelé le bois sur le pourtour d'une table large placée au centre. Les planches épargnées étaient peut-être protégées alors par un tapis.
L'espace s'obscurcit (les jours raccourcissent déjà). Je voudrais, aujourd'hui, avoir la patience d'attendre la nuit.
Je regarde les murs, hauts, solides. Ils perdent leur teinte que je sais rose. Une tache de lumière, de la clarté du morceau de ciel qui m'est donné à voir : l'image du mur de la cour dans un miroir posé au sol. La rue est toujours jaune.
Le portrait de A. sur la cheminée, dans l'ombre d'un dessin posé, m'inquiète. Est-ce la figure isolée parmi les autres objets qui me fascine ? Je ne peux plus distinguer ses traits, je reconnais l'attitude comme du vivant, c'est elle qui donne du réel à l'image.

Jeudi 21 août 2008

Ce matin le ciel est lavé.
Une (fausse) promesse de beau temps : un ciel bleu, dix légers nuages.
Je vois mon paysage comme coupé en deux. L'aérien, léger, vaste, illusion de confiance, de pérennité. Et le terrestre, dense, ancré, de ces vieux murs de briques. Je ne les vois plus comme un découpage de lumière et d'ombre – cela les mettrait en lien avec le vaste. Aujourd'hui ils s'arrangent entre eux dans une organisation de clair-obscur comme libéré de l'illusion d'éternité.
Je me relis, je pense : « je ne parle plus de lumière ». Elle devient parfois prétexte à lire le monde, ce qu'il me dit dans l'instant, l'image virtuelle de mon vécu. Quelle inversion prétentieuse.

Entre le 21 août et le 5 septembre

La lumière dans un train.
L'espace confiné du wagon m'enveloppe d'abord et directement par le son. Je tente d'échapper à l'univers sonore par le regard posé dehors : les images changent, se répètent, le son reste.
Pourtant le roulement, lui, se vit comme un écoulement.
La ligne de tubes lumineux, simulacre de lumière naturelle, se déclare modestement malade de son artificialité.
Sans image, on est chez nous. Sans son on est vite ailleurs.

Vendredi 5 septembre.

Tard, dans le dôme de lumière de ma vieille lampe de bureau.
Encore et encore le sentiment que tout est relié. Si c'est mon regard sur la lumière typique[3]- cet espace lumière- qui me pousse à ouvrir mon carnet d'écritures, c'est dès les premiers mots le tout du moment qui se dévoile.
Le silence – ou bien les sons – de la nuit. La mine de crayon qui résonne plus fort, la fatigue qui vient et le désir de chaud. Les objets qui à eux seuls font le bilan du jour, des choses accomplies, en attente de demain ou de plus d'énergie.
La fenêtre qui souvent me projette au dehors est devenue lieu d'une image, réductrice de ce tout.
Dans ce paysage intérieur de la nuit, pas de transparence.
Je comprends qu'il me faudrait m'extraire de cette cloche de lumière. Si je participe au milieu éclairé il se révèle réceptacle, au mieux objet de reflet.

Entre le 5 septembre et le 10 octobre
Pourquoi n'évoquer que le cristal pour dire la magie de l'explosion de réflexion de lumière. Après la pluie, les feuilles trempées des arbustes d'un jardin exultent tant de lumière du soleil revenu.

Dimanche 10 octobre

Aujourd'hui, la patience n'est pas de mise, la nuit tombe en début de soirée avant la fin du jour !
Je reprends les mots, des jours d'été ont été, c'est l'automne.
Un dimanche de vent, de pluie, de silence.
Mon champ d'observation, se réduit, aujourd'hui à une percée verticale dans le mur extérieur d'un séjour. Un mur épais d'une ancienne étable (dont les mouches se souviennent encore). L'architecte a choisi d'ouvrir, comme un trait de scalpel, à la jonction d'un mur de refend, robuste, construit à l'époque en moellons de pierres couleur biscuits. L'appareillage du pauvre est riche, économique, sensible. Pas de déchets, chaque morceau trouve sa place.
C'est cette surface que je regarde en train de changer de camp. Appartenant - englobée – par le dehors, noyée par cette lumière blanche - bleue – du vent et de la pluie ; elle bascule discrètement dans l'univers doré du dedans, celle de la baladeuse et des flammes du feu de bois.

Mardi 14 octobre

Retour à mon paysage minéral, 18 heures, début de soirée.
Ce doit être le « jaune » de la lampe de bureau qui affirme le gris du dehors.
La journée a été belle. Le ciel est maintenant d'un gris très clair. Juste un peu de « chaud » dans le petit vitrage du bâtiment du fond. C'est le reflet déformé d'un haut arbre de leur jardin. Pendant que j'observe, le voisin vient d'allumer une lampe à la lumière dorée, elle répond aux feuilles de la vigne vierge du pignon que je vois à peine.
Au-dessus des toits un nuage en forme de fumée sortant de la cheminée d'une ancienne locomotive. Je valide mon intuition, il s'agit bien de la vapeur de la centrale.
Accepter cette réalité.

[3] Von Meiss « de la forme au lieu »

L’obscurité s’affirme. Cette vapeur se transforme en un gros nuage, épais, moins fuyant, presque sympathique comme si cette masse d’eau fabriquée par l’homme entrait par adoption dans la famille des vrais nuages.
Les briques du paysage émergent de la neutralité, je retrouve la dominante rouge de la terre.
A ce moment commence la confrontation entre l’image du dehors, de l’autre côté du vitrage et celle du dedans qui s’y réfléchit. Je sais que bientôt c’est le miroir qui l’emportera.

Jeudi 23 octobre

Dans la nuit, je me souviens des visages sur le quai de la gare dans la lumière basse de ce milieu d’après-midi d’octobre. Une lumière presque agressive, pas tellement dans son intensité mais dans sa position. Des lumières dans le champ de vision. L’angle de cet éclairage d’automne descend sous les arcades sourcilières. C’est ainsi qu’elle éblouit. Cette lumière dorée d’automne des feuilles qui jaunissent, elle s’immisce, en fait, dans notre champ naturel de protection visuel.

---

13 avril 2009

Le rideau d’arbres agit encore comme filtre du ciel à l’horizon.
Je reprends le paysage du seul jardin un peu familier comme laboratoire du regard.
Ce lundi de Pâques, un ciel presque monotone contraste avec la diversité des taches, toutes vertes, des végétaux qui s’éveillent. C’est l’époque où les feuilles d’une émouvante fragilité, indécente jeunesse, se donnent encore à voir traversées par la lumière. On croit les reconnaître par leur couleur, c’est la lumière qu’elles filtrent qui se révèlent à nous. C’est, une fois encore, le tout du lieu vécu dans cet instant – pas un autre. Dans quelle mesure ce vert si tendre peut-il s’apprécier sans la présence des feuilles robustes, raidies, du hêtre pourpre ? Les embryons de fleurs de la glycine côtoient les haricots géants de l’ancienne génération. Le sol du sous-bois est encore visible, il porte les feuilles du dernier automne.
C’est l’époque de l’année où l’incroyable diversité des essences se distingue par la singularité des feuillages accrochés au squelette encore visible des branches. Plus tard une densité opaque pleine fondera ces subtiles nuances dans des masses de chlorophylle.
Maintenant ce sont des taches vert-rouge, vert-bleu, vert-orange, vert-violet, vert-rouille, qui défient avec ravissement la grammaire des couleurs de Wittgenstein. Mais peut-être n’avait-il pas compté la lumière et la transparence de la matière.

Mercredi 22 avril 2009

Message envoyé à JF.
C'est dans ce si beau livre (je viens d'écrire "libre" que je corrige en livre !) "Ateliers de lumière"
Dans l'analyse très personnelle que Sylvie Germain fait des reflets dans les tableaux de Vermeer, elle dit ceci :
"Ce reflet, c'est le fantôme monté de l'invisible pour troubler le visible à l'instant où il se pose comme splendeur et perfection, et il chuchote une question que l'on aurait pu croire abolie par la claire apparence : - Mais qu'est-ce-que le visible ? Le reflet murmure que le visible est

toujours ourlé d'absence, d'échos insoupçonnés, de mouvantes lueurs ; qu'il est creusé, hanté de profonds lointains. - "Pourquoi une peinture semble-t-elle plus belle, vue dans un miroir, qu'en réalité?", se demandait Léonard. Parce que, peut-être, le jeu spéculaire laisse mieux entrevoir ces lointains, résonner cette voix des confins, transparaître cette doublure d'invisible, et que la beauté fraye avec l'inconnu, l'immensité, l'inadvenu."
Et encore ; "Claudel, dans L'Œil écoute, souligne l'importance du miroir, dans son lien avec l'eau, le verre et l'œil dans la peinture hollandaise, et la perfection de la vision qui s'en dégage. "Le Hollandais part de l'eau, et plus proprement, de cette eau purifiée, congelée, définitive, qu'est le miroir, le verre sur l'argent (...)."

11 juillet 2009
Un morceau d'un nouveau paysage. Il pleut à verse. Le ciel déverse ses litres d'eau sur un fond de forêt sombre. Je tente de retrouver (de trouver) le bleu apparent du rideau d'eau. Je ne connais pas encore l'apparent de couleurs de ce fond de scène ancré dans la terre en pente. J'enregistre déjà l'ondulation de sa limite avec le ciel. Dans cette période d'été, c'est une masse plantée, immobile. J'attends déjà, avec impatience, l'automne qui révèlera enfin sa fragilité. Ou les grands vents d'automne –ceux qui font tomber les poires – qu'ils balancent ces grands êtres autonomes et soudés à la fois. Ce soir, comme souvent, je préfère l'instabilité du ciel. Ici le ciel est grand. La pente du terrain me fait croire que les nuages se déplaceront toujours vers le fond de la vallée. Chez moi, dans le minéral, le ciel se manifeste comme puits de lumière ; ici il promet une immensité.

12 juillet 2009
Je vois la limpidité de l'air. Le ciel a la pureté d'un nouveau-né. Bleu-bébé. Le bleu laiteux (du lait) de la mer de Wissant. Un ciel de Turrell à toucher. D'un bleu presque artificiel à l'Est, du début de la nuit. Comme un reste d'orage. Au-dessus de la masse sombre, plantée à l'Ouest, un reste de chaleur peinte, horizontale.

27 juillet 2009
« Je veux voir donc je dessine » C. Scarpa
J'approche le dessin par les ombres, par la direction de la lumière, donc. Dans la fin de ce jour lavé par la pluie, une casquette d'immensité bleue ourlée d'une bande de nuages lacérés d'un horizon doré. Avant de reconnaître leur ombre, je vois les objets tournés vers ce qui reste du jour.

9 août 2009
Ce soir c'est regarder qui induit l'écriture.
De l'espace déjà sombre du dehors, je viens pour regarder et découvrir, peut-être du nouveau., du jamais vu. Et c'est là. La fin d'un beau dimanche d'août. C'est encore l'Ouest qui présente sa surprise. Un étrange mélange de rose et de gris, une impression parme. Tendre et un peu triste. Calme et immobile en apparence. Je sais que tout bouge sans cesse. Je sais que tout bouge sans cesse. J'accepte la brume naissante comme une approche de l'automne. Le rose se concentre maintenant sue la ligne d'horizon pour quitter le parme et le laisser gris seulement triste. L'Ouest sublime toujours la fin du jour. Un dernier tour de magie avant la nuit.

12 août 2009
En quelques minutes l'horizon s'est rapproché. Hier il faisait « lourd », ce matin le ciel s'est assombri. J'ai acheté, en ville, un parapluie orange. ET une grande quantité d'eau a mouillé la ville. Maintenant, du train, un paysage bouché, saturé d'évaporation. Une lumière banalisante, arrêtée, couvre le paysage détrempé. Je devine toutes les odeurs ravivées.

25 août 2009
La lumière de la maison
La maison que je vais bientôt quitter est belle.
Mitoyenne, elle est ouverte côté cour et côté rue.
Chaque pièce, chaque espace, « doit » sa lumière à ses ouvertures.
Le couloir (autrefois on disait corridor), aux parois sombres, doit sa lumière à la fenêtre du palier côté cour. Cette prise de jour est essentielle, sa lumière baigne les deux volées d'escalier vers l'étage, puis s'étale sur le carrelage du hall et rejoint presque la tache éclairée par l'imposte de la porte d'entrée.
Le séjour, espace généreux, fait la poche claire du rez-de-chaussée ; une large fenêtre vers la cour, deux autres à rue. Pas de ciel, peu de soleil. Les hauts plafonds blancs déjouent les lois de la réflexion : je reste étonnée par leur participation active.
La cuisine prend à la cour sa lumière capturée par des murs de chaux blancs bleutés. Un peu de ciel, un peu de nuages, et parfois des hirondelles.
C'est la fenêtre du second palier qui éclaire le hall de nuit, généreusement par sa position en hauteur.

Fin juillet 2010
Quitter
A travers la fenêtre, je reconnais le gris/bleu choisi pour sa réflexion. C'est celui du ciel d'aujourd'hui, de souvent. Il est parfait.
Mon demi visage fatigué dans l'écran comme miroir
Ne pas oublier la petite œuvre de G. comme une faille sensible sur le mur rose du chemisier en deuil.
Cette grande maison se tourne (décidément) définitivement le dos.
Le hall me paraît trop immense, je pars. Dans l'instant, je fuis.

18 août 2010
J'ai choisi ce nouvel espace à vivre, comme un être.
Sa façon qu'il a de prendre la lumière sans pouvoir la rendre. Me la rendre. Comme un gouffre. Comme une faille d'ombre. Il me faut l'ouvrir sans le dénaturer en lui laissant le privilège de nous protéger. Satisfaite de constater que le mur (la muraille) avait été peint autrefois.
Je bénis le double espace de l'atelier. Une lumière traversante chère aux architectes. Les murs blancs de la partie à rue rayonnent, se rayonnent même. Le « côté jardin » est plus sourd, il accueille en étouffant généreusement l'unique débordement de clair de cette maison.
Demain s'il ne pleut plus, la faille donnera ce qu'elle peut nous offrir, humblement.

25 mars 2011
Saisir la fin du jour. En ville.
D'abord les oiseaux. Un voisin descend son volet. J'attends, va-t-il se passer quelque chose ?
L'autre voisin allume une lampe orange, il entre dans la nuit. Des chats, un chien.
Le ciel blanc. Le bruit de fond de l'autoroute
Et six billes de verre contre le mur peint, six perles de lumière.
Le rectangle orange du voisin s'intensifie
Des cloches (jamais entendues), le ciel rosit.

26 mars 2011
Je reprends ma place sur la petite chaise

(D'abord l'odeur du chat, je m'en occupe tout à l'heure)
Revient la réalité de l'expérience dans l'observation ; la perception
Pour voir, j'entends
Je me demande si voir et entendre (et même sentir les odeurs) sont de informations simultanées ou successives. Décoder l'image suit (ou précède) le décoder le son. Je le vis ainsi ce matin.
Non, voir et entendre ensemble, mais voir/comprendre extrait (abstrait) du tout.
Je regarde la pampille se balancer au ciel, je la vois et j'entends les oiseaux. Je vois/comprends le jeu du balancement (dans le stress de la rencontre) dans un regard uni (uni-voque) avec l'objet. Et là, je pense que je suis toute entière dans la relation (« résonne en tout notre être »). Ne rien induire au nom des mots
L'impression aujourd'hui que la source de lumière du printemps vient de très loin pour révéler mon paysage entier.

29 mars (Mia a 4 mois) 18h
L'atmosphère du printemps
L'été s'installe, le printemps jamais. C'est peut-être ce qu'on lui reconnaît. Il m'apparaît comme un passage. La fameuse lumière printanière vient de la transparence des choses, peu ou pas de feuilles. La variété des verts, aucune lourdeur, aucune masse, pas de frontière.

5 mai 2012
« … je levais les yeux non pas vers le ciel, mais vers ta fenêtre, qui était un échelon du ciel descendu sur terre. Ma respiration montait vers ta vitre et l'embuait. Tu l'essuyais de ta manche. J'aime les vitres des fenêtres. J'y voyais tes coudes qui soutenaient ta tête. Par ricochets, les vitres de la cour apportaient ta silhouette jusqu'à mon réduit. Elles servaient de relais, s'il en manquait une, ta silhouette se perdait dans l'air. Je remercie les fenêtres de la cour. Et maintenant qu'est-ce que je fais avec ce bonheur, avec toi descendue des vitres ? ... »
« *Le jour avant le bonheur* » p.78 Erri De Luca

« …Le soleil tapait contre les vitres des derniers étages et faisait gicler des ricochets jusqu'à terre. Les vitres de Naples se passaient le soleil entre elles. Celles qui en avaient plus par leur position le renvoyaient vers le bas à celles qui en avaient moins. Elles étaient complices Les maîtres verriers les montaient exprès un peu de travers, pour multiplier les surfaces réfléchissantes. En bas, dans la loge arrivait un carambolage de lumière qui faisait dix rebonds avant de finir dans le trou où j'étais. Don Gaetano dit que c'est bon signe. Le soleil aime ceux qui vivent en bas, là où il n'arrive pas. Plus que tout, il aime les aveugles et leur fait une caresse spéciale sur les yeux. Le soleil n'aime pas les adorateurs qui se mettent à nu sous son abondance et s'en servent pour colorer leur peau. Lui veut réchauffer ceux qui n'ont pas de manteau, ceux qui claquent des dents dans les ruelles étroites. »
« *Le jour avant le bonheur* » p127 Erri De Luca

14 avril 2012
Comment communiquer et même d'abord comprendre l'intensité de questionnement et d'émotion, voire l'acuité de mon regard quand je suis chez moi dans la maison de ville. Est-ce parce que c'est chez moi ou parce que c'est la ville ? Comme si dans cet environnement minéral les éléments se répondaient dans ce jeu d'interaction supporté par la lumière. Une sorte de complexité, non, de multiplicité de liens. Tout dans cette maison et dans le jardin en îlot provoque mon regard. Je me réjouis d'accorder du temps à l'observation/méditation. M'attacher à ne rien perdre et à ne rien fabriquer en écrivant. Glaner sans effort, sincèrement, les petits morceaux des traces de ce questionnement.

17 avril 2012
Je questionne depuis quelques jours un sentiment nouveau, non, une loi nouvelle.
Pourquoi ma maison dans la ville me motive-t-elle à observer autant le jeu superbe, parfois étourdissant, souvent moqueur et toujours subtil de la lumière ? Je vois la relation entre le reflet au plafond de la lampe de la cuisine et son image bleutée dans le miroir posée sur la cheminée. Je vois l'ombre des croisillons de la porte vitrée – portée par la lampe côté jardin- sur l'angle du mur blanc côté rue. Je crois comprendre que les éléments se transportent. Je vois des ricochets heureux. Souvent la trace – l'ombre ou le reflet – rappelle son origine à celui qui fait de la place pour le voir. Même le bois légèrement poli (par le temps) de l'armoire à volets « rend » la lumière de lampe.
Dans la forêt, sur la plage, dans les champs, les vergers, les jeux sont autres ; les « dispositifs » plus simples. Les matières, les couleurs, les densités, les fragilités sont premières. Ne pas vouloir les décrire à distance. Attendre d'y être, y frotter mon regard. Déjà, à distance, je pressens que si le dispositif est simple, les variations infinies de nuances dans l'angle des rayons, sa couleur, son intensité font la richesse du regard sur la nature.
« Le dispositif », « un dispositif » ou « des dispositifs » pourrait être le titre de l'expo.

5 mai 2012
Une idée saugrenue : le végétal limite le dispositif à se donner à voir. Je veux dire : en transparence ou en réflexion mais toujours pour nous yeux qui leur accordent un regard. Le minéral ou le fabriqué par l'Homme joue toujours sur la scène des ricochets.

27 avril 2012
Parfois j'ai faim de couleurs, jamais de lumière
Une fin de matinée de printemps, sur la terrasse vers la lumière.
Cette année, le moment suspendu du printemps – celui qui retient l'explosion des feuilles - n'arrête pas de me ravir. Cette année cette étape s'installe comme l'été s'installe. Une composition de transparence et de tendresse. On attend la chaleur, je la redoute. Elle va, comme toujours, commander de sa baguette magique la maturité, l'opacité et peut-être la majesté. Et le ciel va, une fois encore se cloisonner. Je redoute
Ce matin c'est au bleu que je m'accorde. Et j'en ai faim (aujourd'hui plus comme une cigarette à fumer qu'une glace à manger).
Le bleu, devant moi celui du ciel, tendre à pleurer, timide ; celui du carré du mur du jardin, proche et familier. Je convoque le bleu de la statuette égyptienne de Bernard Villers, celui de Sylvie et le bleu laiteux de la mer à Wissant.

22 août 2012
Des bancs de bois de l'ancien auditoire de la faculté émergent les visages des étudiants.
Ils sont peu nombreux, c'est un examen de septembre.
Ces visages distribuent la lumière dans l'espace. C'est par les peaux, les faibles mouvements, leur chaleur aussi sans doute, la vie, en fait, que je vois aujourd'hui la lumière se révéler. Ces corps défient les lois de la réflexion (physique), ils semblent eux-mêmes dispenser, comme les lucioles la nuit, la lumière de ce jour.

15 avril 2015 (Clamoux)

En plein soleil, sur la terrasse de la maison du haut : la masse noire de la colline, la transparence des jeunes feuilles des arbres du jardin et l'ombre du feutre portée sur le blanc de mon carnet de notes. Le velouté, aussi, des châtaigniers dans les rayons rasant le flanc de la miellerie. A cette heure, restent les traces de l'organisation ombre/lumière sur le plancher caduque.
Je cherche l'émotion dans un lieu qui me contient. Adviendrait-elle seulement si je m'extraits de son objet ? La silhouette sombre de la colline limite ce lieu, je n'y suis pas. Je l'observe, je m'y projette. Majestueuse : une masse du temps, immuable. Avant moi, après moi. La fragile fraicheur du vert tendre du feuillage : son arrogante indifférence à mes questions du renouveau et du toujours le même. Parce que la vie s'impose.
Où serait l'émotion en dehors de dehors ? La fiction, l'imaginaire.
Un accident : un trou. Dans le muret de la terrasse, une minuscule baie carrée au raz du sol : point de vue vers la terrasse du bas et ses pots de haricots. Point de lumière devant les ruines. C'est peut-être le pourquoi du geste posé là qui m'émeut, me met en mouvement. Contrainte technique imposée par les pluies de septembre ? Acte poétique ? Je choisis.
Il exige de moi de me situer, de chercher la position qui me relie avec ce que je choisis de voir. Cette idée me va : une percée dans une limite n'impose pas le dessein, elle pointe, cadre, circonscrit l'objet que le regard, en mouvement aura à choisir.

5 mai 2015

Dans le train, un paysage belge, une lumière belge.
Le vert des champs ? Les poteaux d'éclairage public ? Des nuages gris liserés d'un blanc éclatant, rebondis, sur fond de ciel bleu d'Espagne troué d'aveuglants rayons de soleil. Des moments alternant entre le trop chand, les vêtements qui encombrent, et le « frisquet » qui fait craindre le rhume.